

LA VIE POPULAIRE

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE

Le **JEUDI** et le **DIMANCHE**

Elle est mise en vente tous les Mercredis et Samedis

DIRECTION :

18, rue d'Enghien, 18
PARIS

ABONNEMENTS : { Paris et Dépts. 6 m. 9 fr. — 12 m. 16 fr.
Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

SOMMAIRE : — I. Histoire de la semaine : la Sœur de Lait, par François Coppée. — II. Un Échec, par Guy de Maupassant. — III. Hélène, par André Theuriot. — IV. Les Ensevelis, roman, par Georges de Peyrebrune. — V. L'Homme tout nu, roman nouveau, par Abel Hermant. — VII. Anna Karénine, roman traduit du Russe, par le Comte Léon Tolstoï. — VI. Le Cavalier Miserey, par Catulle Mendès.

LA SOEUR DE LAIT, PAR FRANÇOIS COPPÉE



si Norine n'avait pas été là pour le rassurer et l'encourager. Elle fut tout de suite la meilleure élève de l'école, et devint pour le paresseux et tardif Léon une sorte de fraternelle conseillère et d'affectueuse sous-maîtresse. Vers quatre heures, Mme Bayard voyait les deux enfants, que la bonne avait ramenés au magasin s'installer près d'elle dans le bureau vitré, et Norine, ouvrant un cahier ou un livre, expliquer à Léon le devoir mal compris ou lui faire répéter la leçon mal sue.

— Le bon Dieu nous récompense, disait parfois Mme Bayard à son mari, le soir sur l'oreiller. Cette petite Norine est un trésor... Et si raisonnable! et si laborieuse!.. Tiens, aujourd'hui, je l'écoutais encore travailler avec Léon... Je crois que, sans elle, il n'aurait jamais fait sa multiplication.

— Sois tranquille, Mimi, répondait Bayard, j'en prends note... Nos affaires vont à merveille, et nous la doterons et nous la marierons, n'est-ce pas? quand l'âge viendra.

**

L'âge vint — il vient toujours si vite, l'âge! — et voici qu'à présent, dans la cage vitrée du magasin, il y a une belle et svelte jeune fille blonde assise à côté de Mme Bayard qui a déjà quelques fils d'argent dans ses bandeaux noirs. C'est Norine maintenant qui écrit sur le gros registre à coins de cuivre, tandis que sa mère adoptive tire l'aiguille sur quelque broderie.

Sept heures. Ces messieurs devraient être revenus, et il va falloir fermer le magasin où le vent de novembre tord et travaille la flamme des becs de gaz.

Enfin les voilà! Bayard porte maintenant un gros ventre à breloques, et Léon, reçu depuis un mois pharmacien de première classe, est devenu, ma foi, un très beau garçon.

— Bonjour, Mimi, bonjour Norine... Montons vite dîner. Je vous ferai part de la grande nouvelle en mangeant le potage, dit le droguiste.

On monte à la salle à manger et, pendant que Mme Bayard, assise sous le baromètre en forme de lyre, sert la soupe grasse, le père Bayard, tout en fourrant sa serviette dans son gilet, regarde sa femme d'un air malin et dit :

— Tu sais, Mimi... ça y est!

— Les Forget consentent :

— Parfaitement... et Léon épousera Hortense dans six mois... et notre bru viendra habiter avec nous... Oui, Norine, tu n'en savais encore rien, parce qu'on ne parle pas de ces choses-là devant les demoiselles; mais voilà plus d'un an que Léon est amoureux d'Hortense Forget et qu'il nous tourmente pour la lui donner... Parbleu, ce n'était pas malin, et il n'y avait qu'un mot à dire... Léon est un assez beau parti... La seule difficulté, c'est que nous tenions à garder notre fils chez nous... Enfin tout est arrangé, et ton frère de lait aura la femme qu'il veut... J'espère que tu es contente...

Très contente! répond Norine.

Oh! les sourds! Oh! les aveugles! Ils n'ont pas entendu la voix de Norine, quand elle leur a répondu, cette voix sombre, douloureuse, qui est l'écho d'un cœur brisé! Ils n'ont pas vu que Norine a pâli et que sa tête, soudain trop lourde, a roulé de droite à gauche, comme si Norine, allait s'évanouir. Ils n'ont rien deviné, rien compris, et voilà longtemps qu'ils ne devinent et ne comprennent rien. Ils l'aiment bien tous pourtant, cette Norine, qui est la grâce et le charme de la maison; ils songent même, les bonnes gens, à la marier un de ces jours à leur premier commis, un veuf qui a des économies et « tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse »; Léon l'aime aussi, et de tout son cœur; mais comme une sœur douce et bonne, et il ne se doute pas, ce gros garçon gâté, que la pauvre Norine est amoureuse de lui et qu'elle souffre à en mourir. Non, même ce soir où ils viennent de lui infliger inconsciemment la pire des tortures, ils ne soupçonneront pas la vérité, et ils s'endormiront paisiblement en caressant de beaux rêves d'avenir, à l'heure où, s'enfermant dans sa chambre —

sa chambre qu'une cloison si mince sépare de celle de ses parents d'adoption, — Norine tombera sur son lit, pâmée de douleur, et mordra son oreiller pour étouffer ses sanglots!

**

Le bal est fini, et dans les salons qui se vident, les bongies brûlées jusqu'au bout ont fait éclater quelques bobèches dont les débris jonchent le parquet ciré.

Les Bayard ont tenu à ce que la noce eût lieu chez eux; mais à force de fleurs — on est en plein été — ils ont donné un air de fête à l'appartement de la rue Vieille-du-Temple, où ils installaient triomphalement leur belle-fille.

Enfin, c'est fini, les jeunes mariés se sont retirés dans la chambre nuptiale où Mme Bayard est entrée un instant avec eux; en sortant, elle a encore trouvé Norine dans le petit salon, aidant les domestiques à éteindre les lumières; elle a embrassé tendrement la jeune fille en lui disant :

— Va te coucher, mon enfant... Tu dois être fatiguée.

Elle a ajouté avec un sourire :

— Hein? ce sera bientôt ton tour.

Et Norine est enfin restée seule dans cette pièce à présent sombre et seulement éclairée par son bougeoir, posé sur le piano.

Mon Dieu! comme ces fleurs sentent fort et comme elle a mal à la tête!

L'horrible journée! et quel supplice elle a enduré depuis le moment où elle s'agenouillait, empressée comme une femme de chambre, avec des épingles dans les lèvres, aux pieds de cette Hortense, de sa rivale, et qu'elle lui arrangeait sa traîne de satin blanc, jusqu'à tout à l'heure, quand Léon, tenant sa femme par la taille, l'a attirée vers lui, elle, Norine, et que les deux jeunes époux ont presque confondu leur baiser sur son front.

Ah! l'odeur de ces fleurs est insupportable et elle se sent tout étourdie.

Elle se laisse tomber dans un fauteuil, brisée par une atroce migraine, et la tête renversée, étreignant son front dans ses deux mains, elle ne ferme pas les yeux pourtant, et regarde toujours cette porte, la porte de la chambre où sont enfermés les jeunes mariés, et derrière laquelle s'accomplit un mystère qui lui navre le cœur! Et voilà qu'elle est prise d'une sorte de délire — oh! que le parfum de ces fleurs lui fait mal! — et que mille souvenirs l'assaillent à la fois. Elle se revoit toute petite, dans le cabaret d'Argenteuil; et ces Parisiens si bien mis arrivent et la caressent, et elle est embrassée par ce beau petit garçon, qui a une plume blanche sur son chapeau... Puis, des tableaux rapides traversent sa pensée. C'est la pension de la rue de l'Homme-Armé, et Mlle Merlin, son épinglé à tricot dans la poitrine, montrant du bout de sa bague le tableau des Poids et Mesures; c'est le magasin de drogueries tout noir, le dimanche, lorsque les volets étaient fermés et qu'elle jouait à cache-cache avec Léon derrière les sacs et les tonneaux...

Ah! mon Dieu! est-ce qu'elle perd la tête? Voilà qu'elle ne peut plus s'empêcher de fredonner cet air de valse, pendant laquelle Léon l'a tenue tout à l'heure dans ses bras... Mais elle étouffe... oh! ces fleurs!... Il faut qu'elle s'en aille, qu'elle ouvre la fenêtre au moins... Mais elle ne peut plus se lever, elle n'en a pas la force... Est-ce qu'elle va mourir ainsi? Ses deux tempes sont serrées comme par deux doigts de fer... Oh! ces roses! ces fleurs d'oranger, surtout! Enfin elle fait un grand effort, elle se lève, droite et pâle, si pâle dans sa robe blanche... Mais tout à coup elle défaillit, et tombant d'abord sur les genoux, puis heurtant le parquet de la tête et de l'épaule, la pauvre Norine s'étend sur le sol à la porte de la chambre nuptiale, tuée par le chagrin d'amour et par les fleurs.

FRANÇOIS COPPÉE.

UN ÉCHEC

PAR

GUY DE MAUPASSANT

J'allais à Turin en traversant la Corse.

Je pris le bateau pour Bastia, et, dès que nous fûmes en mer je remarquai, assise sur le pont, une jeune femme gentille et modeste, qui regardait au loin. Je me dis : « Tiens, voilà ma traversée. »

Je m'installai en face d'elle et je la regardai en me demandant tout ce qu'on doit se demander quand on aperçoit une femme inconnue qui vous intéresse : sa condition, son âge, son caractère. — Puis on devine, par ce qu'on voit, ce qu'on ne voit pas. On sonde avec l'œil et la pensée les dedans du corsage et les dessous de la robe. On note la longueur du buste quand elle est assise; on tâche de découvrir la cheville; on remarque la qualité de la main qui révélera la finesse de toutes les attaches, et la qualité de l'oreille qui indique l'origine mieux qu'un extrait de naissance toujours contestable. On s'efforce de l'entendre parler pour pénétrer la nature de son esprit, et les tendances de son cœur par les intonations de sa voix. Car le timbre et toutes les nuances de la parole montrent à un observateur expérimenté toute la texture mystérieuse d'une âme, l'accord étant toujours parfait, bien que difficile à saisir, entre la pensée même et l'organe qui l'exprime.

Donc j'observais attentivement ma voisine, cherchant les signes, analysant ses gestes, attendant des révélations de toutes ses attitudes.

Elle ouvrit un petit sac et tira un journal. Je me frottai les mains : Dis-moi qui tu lis, je te dirai ce que tu penses. »

Elle commença par l'article de tête, avec un petit air content et friand. Le titre de la feuille me sauta aux yeux : *l'Echo de Paris*. Je demeurai perplexe. Elle lisait une chronique de Scholl. Diable! c'était une scholliste — une scholliste? Elle se mit à sourire : une gauloise. Alors pas bégueule, bon enfant. Très bien. Une scholliste — oui, ça aime l'esprit français, la finesse et le sel, même le poivre. Bonne note. Et je pensai : voyons la contre-épreuve.

J'allai m'asseoir auprès d'elle et je me mis à lire, avec non moins d'attention, un volume de poésies que j'avais acheté au départ : *La Chanson d'amour*, par Félix Frank.

Je remarquai qu'elle avait cueilli le titre sur la couverture, d'un coup d'œil rapide, comme un oiseau cueille une mouche en volant. Plusieurs voyageurs passaient devant nous pour la regarder. Mais elle ne semblait penser qu'à sa chronique. Quand elle l'eut finie, elle posa le journal entre nous deux.

Je la saluai et je lui dis : « Me permettez-vous, madame, de jeter un coup d'œil sur cette feuille? »

— Certainement, monsieur.

— Puis-je vous offrir, pendant ce temps, ce volume de vers?

— Certainement, monsieur; c'est amusant?

Je fus un peu troublé par cette question. On ne demande pas si un recueil de vers est amusant. — Je répondis : C'est mieux que cela, c'est charmant, délicat et très artiste.

— Donnez alors.

Elle prit le livre, l'ouvrit et se mit à le parcourir avec un petit air étonné prouvant qu'elle ne lisait pas souvent de vers.

Parfois, elle semblait attendre, parfois elle souriait, mais d'un autre sourire qu'en lisant son journal.

Soudain, je lui demandai : « Cela vous plaît-il? »

— Oui, mais j'aime ce qui est gai, moi, ce qui est très gai, je ne suis pas sentimentale.

Et nous commençâmes à causer. J'appris qu'elle était femme d'un capitaine de dragons en garnison à Ajaccio et qu'elle allait rejoindre son mari.

En quelques minutes, je devinai qu'elle ne l'aimait guère, ce mari ! Elle l'aimait pourtant, mais avec réserve, comme on aime un homme qui n'avait pas tenu grand'chose des espérances éveillées aux jours des fiançailles. Il l'avait promenée de garnison en garnison, à travers un tas de petites villes tristes, si tristes ! Maintenant, il l'appelait dans cette île qui devait être lugubre. Non, la vie n'était pas amusante pour tout le monde. Elle aurait encore préféré demeurer chez ses parents, à Lyon, car elle connaissait tout le monde à Lyon. Mais il lui fallait aller en Corse maintenant. Le ministre, vraiment, n'était pas aimable pour son mari, qui avait pourtant de très beaux états de service.

Et nous parlâmes des résidences qu'elle eût préférées.

Je demandai : « Aimez-vous Paris ? »

Elle s'écria : « Oh ! monsieur, si j'aime Paris ! Est-il possible de faire une pareille question ? Et elle se mit à me parler de Paris avec une telle ardeur, un tel enthousiasme, une telle frénésie de convoitise que je pensai : « Voilà la corde dont il faut jouer. »

Elle adorait Paris, de loin, avec une rage de gourmandise rentrée, avec une passion exaspérée de provinciale, avec une impatience affolée d'oiseau en cage qui regarde un bois toute la journée, de la fenêtre où il est accroché.

Elle se mit à m'interroger, en balbutiant d'angoisse ; elle voulait tout apprendre, tout, en cinq minutes. Elle savait les noms de tous les gens connus, et de beaucoup d'autres encore dont je n'avais jamais entendu parler.

— Comment est M. Gounod ? Et M. Sardon ? Oh ! comme j'aime les pièces de M. Sardon ! Comme c'est gai, spirituel ! Chaque fois que j'en vois une, je rêve pendant huit jours ! J'ai lu aussi un livre de M. Daudet qui m'a tant plu ! *Sapho*, connaissez-vous ça ? Est-il joli garçon, M. Daudet ? L'avez-vous vu ? Et M. Zola, comment est-il ? Si vous saviez comme *Germinal* m'a fait pleurer ! Vous rappelez-vous le petit enfant qui meurt sans lumière ? Comme c'est terrible ! J'ai failli en faire une maladie. Ça n'est pas pour rire par exemple ! J'ai lu aussi un livre de M. Bourget, *Cruelle énigme* ! J'ai une cousine qui a si bien perdu la tête de ce roman-là qu'elle a écrit à M. Bourget. Moi j'ai trouvé ça trop poétique. J'aime mieux ce qui est drôle. Connaissez-vous M. Grévin ? Et M. Coquelin ? Et M. Damala ? Et M. Rochefort ? On dit qu'il a tant d'esprit ! Et M. de Cassagnac ? Il paraît qu'il se bat tout les jours ?...

Au bout d'une heure environ, ses interrogations commençaient à s'épuiser ; et ayant satisfait sa curiosité de la façon la plus fantaisiste, je pus parler à mon tour.

Je lui racontai des histoires du monde parisien, du grand monde. Elle écoutait de toute ses oreilles, de tout son cœur. Oh ! certes, elle a dû prendre une jolie idée des belles dames, des illustres dames de Paris. Ce n'étaient qu'aventures galantes, que rendez-vous, que victoires rapides et défaites passionnées. Elle me demandait de temps en temps : « Oh ! c'est comme ça, le grand monde ? »

Je souriais d'un air malin : « Parbleu. Il n'y a que les petites bourgeoises qui mènent une vie plate et monotone par respect de la vertu, d'une vertu dont personne ne leur sait gré... »

Et je me mis à saper la vertu à grands coups d'ironie, à grands coups de philosophie, à grands coups de blague. Je me moquais, avec désinvolture, des pauvres bêtes qui se laissent vieillir sans avoir connu rien de bon, de doux,

de tendre ou de galant, sans avoir jamais savouré le délicieux plaisir des baisers débiles, profonds, ardents, et cela parce qu'elles ont épousé une bonne cruche de mari dont la réserve conjugale les laisse aller jusqu'à la mort dans l'ignorance de toute sensualité raffinée et de tout sentiment élégant.

Puis, je citai encore des anecdotes, des anecdotes de cabinets particuliers, des intrigues que j'affirmais connues de l'univers entier. Et, comme refrain, c'était toujours l'éloge discret, secret, de l'amour brusqué et caché, de la sensation volée comme un fruit, en passant, et oubliée aussitôt qu'éprouvée.

La nuit venait, une nuit calme et chaude. Le grand navire tout secoué par sa machine, glissait sur la mer, sous l'immense plafond du ciel violet, étoilé de feu.

La petite femme ne disait plus rien. Elle respirait lentement et soupirait parfois. Soudain elle se leva :

— Je vais me coucher, dit-elle, bonsoir, monsieur.

Et elle me serra la main.

Je savais qu'elle devait prendre le lendemain soir la diligence qui va de Bastia à Ajaccio à travers les montagnes, et qui reste en route toute la nuit.

Je répondis :

— Bonsoir, madame.

Et je gagnai, à mon tour, la couchette de ma cabine.

J'avais loué, dès le matin du lendemain, les trois places du coupé, toutes les trois, pour moi tout seul.

Comme je montais dans la vieille voiture qui allait quitter Bastia, à la nuit tombante, le conducteur me demanda si je ne consentirais point à céder un coin à une dame.

Je demandai brusquement : « A quelle dame ? »

— A la dame d'un officier qui va à Ajaccio.

— Dites à cette personne que je lui offrirai volontiers une place.

Elle arriva, ayant passé la journée à dormir, disait-elle. Elle s'excusa, me remercia et monta.

Ce coupé était une espèce de boîte hermétiquement close et ne prenant jour que par les deux portes. Nous voici donc en fête-à-tête, là-dedans. La voiture allait au grand trot, puis elle s'engagea dans la montagne. Une odeur fraîche et puissante d'herbes aromatiques entraînait par les vitres baissées, cette odeur forte que la Corse répand autour d'elle, si loin que les marins la reconnaissent au large, odeur pénétrante comme la senteur d'un corps, comme une sueur de la terre verte imprégnée de parfums, que le soleil ardent a dégagés d'elle, à évaporés dans le vent qui passe.

Je me remis à parler de Paris, et elle recommença à m'écouter avec une attention fiévreuse. Mes histoires devenaient hardies, astucieusement décolletées, pleines de mots voilés et perfides, de ces mots qui allument le sang.

La nuit était tombée tout à fait. Je ne voyais plus rien, pas même la tache blanche que faisait tout à l'heure le visage de la jeune femme. Seule la lanterne du cocher éclairait les quatre chevaux qui montaient au pas.

Parfois le bruit d'un torrent roulant dans les rochers nous arrivait, mêlé au son des grelots, puis se perdait bientôt dans le lointain, derrière nous.

J'avancai doucement le pied, et je rencontrai le sien qu'elle ne retira pas. Alors je ne remuai plus, j'attendis, et soudain, changeant de note, je parlai tendresse, affection. J'avais avancé la main et je rencontrai la sienne. Elle ne la retira pas non plus. Je parlais toujours, plus près de son oreille, tout près de sa bouche. Je sentais déjà battre son cœur contre ma poitrine. Certes, il battait vite et fort — bon signe ; alors, lentement, je posai mes lèvres dans son cou, sûr que je la tenais, tellement sûr que j'aurais parié ce qu'on aurait voulu.

Mais, soudain, elle eut une secousse telle

que j'allai heurter l'autre bout du coupé. Puis, avant que j'eusse pu comprendre, réfléchir, penser à rien, je reçus d'abord cinq ou six gifles épouvantables, puis une grêle de coups de poing qui m'arrivaient, pointus et durs, tapant partout, sans que je pusse les parer dans l'obscurité profonde qui enveloppait cette lutte.

J'étendais les mains, cherchant, mais en vain, à saisir ses bras. Puis, ne sachant plus que faire, je me retournai brusquement, ne présentant plus à son attaque furieuse que mon dos, et cachant ma tête dans l'encoignure des panneaux.

Elle parut comprendre, au son des coups peut-être, cette manœuvre de désespéré, et elle cessa brusquement de me frapper.

Au bout de quelques secondes, elle regagna son coin et se mit à pleurer par grands sanglots éperdus qui durèrent une heure au moins.

Je m'étais rassisi, fort inquiet et très honteux. J'aurais voulu parler, mais que lui dire ? Je ne trouvais rien ! M'excuser ? C'était stupide ! Qu'est-ce que vous auriez dit, vous ! Rien non plus, allez.

Elle larmoyait maintenant et poussait parfois de gros soupirs, qui m'attendrissaient et me désolaient. J'aurais voulu la consoler, l'embrasser comme on embrasse les enfants tristes, lui demander pardon, me mettre à ses genoux. Mais je n'osais pas.

C'est fort bête ces situations-là !

Enfin, elle se calma, et nous restâmes, chacun dans notre coin, immobiles et muets, tandis que la voiture allait toujours, s'arrêtant parfois pour relayer. Nous fermions alors bien vite les yeux, tous les deux, pour n'avoir point à nous regarder quand entrerait dans le coupé le vif rayon d'une lanterne d'écurie. Puis la diligence repartait ; et toujours l'air parfumé et savoureux des montagnes corses nous caressait les joues et les lèvres, et me grisait comme du vin.

Cristi, quel bon voyage si... si ma compagne eût été moins sottée !

Mais le jour lentement se glissa dans la voiture, un jour pâle de première aurore. Je regardai ma voisine. Elle faisait semblant de dormir. Puis la clarté du soleil, levé derrière les montagnes, couvrit bientôt de clarté un golfe immense tout bleu, entouré de monts énormes aux sommets de granit. Au bord du golfe une ville blanche, encore dans l'ombre, apparaissait devant nous.

Ma voisine alors fit semblant de s'éveiller, elle ouvrit les yeux (ils étaient rouges), elle ouvrit la bouche comme pour bâiller, comme si elle avait dormi longtemps. Puis elle hésita, rougit, et balbutia :

— Serons-nous bientôt arrivés ?

— Oui, madame, dans une heure à peine.

Elle reprit en regardant au loin :

— C'est très fatigant de passer une nuit en voiture.

— Oh ! oui, cela casse les reins.

— Surtout après une traversée.

— Oh ! oui.

— C'est Ajaccio devant nous ?

— Oui, madame.

— Je voudrais bien être arrivée.

— Je comprends ça.

Le son de sa voix était un peu troublé : son allure un peu gênée, son œil un peu fuyant. Pourtant elle semblait avoir tout oublié. Je l'admirais. Comme elles sont rouées d'instinct, ces mâtines là ! Quelles diplomates !

Au bout d'une heure nous arrivions, en effet ; et un grand dragon, taillé en hercule, debout devant le bureau, agita un mouchoir en apercevant la voiture.

Ma voisine sauta dans ses bras avec élan et l'embrassa vingt fois au moins, en répétant : « Tu vas bien ? Comme j'avais hâte de te revoir ! »

Ma malle était descendue de l'impériale et je me retirais discrètement quand elle me

cria : « Oh ! monsieur, vous vous en allez sans me dire adieu. »

Je balbutiai : « Madame, je vous laissais à votre joie. »

Alors elle dit à son mari : « remercie monsieur, mon chéri, il a été charmant pour moi pendant tout le voyage. Il m'a même offert une place dans le coupé qu'il avait pris pour lui tout seul. On est heureux de rencontrer des compagnons aussi aimables. »

Le mari me serra la main en me remerciant avec conviction.

La jeune femme souriait en nous regardant... Moi je devais avoir l'air fort bête !

GUY DE MAUPASSANT.

HÉLÈNE

ROMAN PAR

ANDRÉ THEURIET

PREMIÈRE PARTIE

VIII

(Suite)

— Comment devrait-il être fait pour vous plaire?... Blond ou brun?... Je vous erois trop sensée pour vous attacher exclusivement au physique.

— Sans doute.

— Les qualités morales vous suffiraient, alors ?

— Quelle drôle de conversation vous avez ce soir !

— Je vous en prie, écoutez-moi !... Répondez-moi !

— Eh bien ! reprit-elle, toujours raillant, il faudrait qu'il fût vertueux, bon, pur, éthéré !... Et alors ?

— Alors on verrait... Ah ! si c'était le fils du Roi !

— Ne riez pas... Et si c'était... M. Raymond Descombes ?

Elle le regarda à la dérobée entre ces cils mi-clos, comprit qu'il était jaloux et prit malicieusement une attitude hésitante :

— Ah ! dame, fit-elle en plissant son front d'un air méditatif... Eh bien ! non, je le renverrais à l'école.

— Vous le trouvez trop jeune ? reprit-il avec un éclaircissement de toute sa physionomie

— Oui... Est-ce qu'il vous a chargé de parler pour lui ?

— Non, non, je plaisante...

Il s'arrêta, balbutiant, pâle, la voix tremblante.

— Enfin, où voulez-vous en venir ? dit-elle impatientée, pour le compte de qui me débitez-vous cela.

— C'est pour moi.

— Pour vous ?... Dieu ! que vous êtes drôle !... Voyons, pas de gestes désespérés ; on nous regarde... Vous achèverez votre confidence un autre soir !

Elle venait d'apercevoir Philippe qui se dirigeait vers elle, et l'insistance de M. de la Roche-Elie l'agaçait.

Le magistrat courbait la tête :

— Je vous obéirai, mademoiselle, j'attendrai... Je vous prouverai... oui, je vous prouverai que je vous adore !...

Elle se leva et fit quelques pas au-devant de Philippe, qui s'avancait d'un air nonchalamment souriant.

— Je crois, monsieur de Préfaïlle, lui dit-elle, que nous devons danser cette valse ensemble ?

Il la regarda d'un œil un peu étonné, comprit rapidement qu'elle voulait se débarrasser de son interlocuteur et s'inclina en lui offrant le bras.

— Merci, murmura Hélène en s'éloignant avec lui, je vous demande pardon d'avoir ainsi disposé de vous... Faisons seulement deux ou trois tours pour la forme, et puis je vous rendrai votre liberté.

Philippe protesta. — Puisque cette bonne fortune lui était échue, il voulait en jouir complètement et ne céder sa place à personne.

Au piano, quelqu'un jouait une valse de Strauss. Ils prirent leur envolée et tournèrent lentement à travers les deux salons. Philippe était un excellent valseur ; Hélène dansait avec une grâce non pareille. Elle s'abandonnait au bras de son cavalier chaste, simplement et ne semblait plus faire qu'un avec lui. Depuis sa tête rousse légèrement inclinée jusqu'à l'extrémité de sa robe de mouseline traînante, son beau corps présentait une ligne onduleuse d'une élégance achevée. Philippe savourait en gourmet la volupté de presser dans sa main cette taille flexible, de respirer la pénétrante odeur féminine qui s'exhalait de cette ronde poitrine satinée et embaumante comme une rose-thé. En général, il n'aimait pas beaucoup les jeunes filles, mais celle-là, avec son regard inquiet, son esprit précoce, sa parole mordante, ses formes pleinement épanouies, avait déjà tout d'une femme et, en plus, une virgine verveur qui donnait un attrait singulièrement vif à sa beauté. — Après avoir valsé longuement et silencieusement à travers les deux salons, ils s'arrêtèrent sous la véranda.

— Je vous dois une explication de ma demande un peu indiscrete, murmura Hélène en s'arrêtant.

— Indiscrete ! se récria-t-il, ne me gênez pas le plaisir de cette valse, en me disant que je n'ai été pour vous qu'un vulgaire sauveur. Il était donc bien ennuyeux, votre magistrat ?

— Plus qu'ennuyeux, importun.

Elle s'arrêta, — puis, emportée par ce désir de tout savoir qui, depuis la Psyché antique, a toujours poussé les femmes à risquer leur repas pour aller jusqu'au bout de leur curiosité — l'idée lui vint de conter à Philippe la démarche de M. de la Roche-Elie, afin de voir comment il accueillerait une pareille confidence.

— Oui, continua-t-elle en examinant attentivement M. de Préfaïlle, importun jusqu'à en être gênant !... Figurez-vous qu'il était en train de me demander en mariage ?

Il se mit à rire :

— Hé ! hé ! il ne manque pas d'outrecuidance, ce monsieur, et d'après la hâte avec laquelle vous l'avez quitté, je devine ce que vous lui avez répondu ?

— Moi ?... rien. A de pareilles questions il est difficile de répondre nettement ce que l'on pense.

— Surtout si c'était « non » que vous pensiez... Mais, pardon, voilà que je deviens indiscret à mon tour.

Elle baissa les yeux et s'éventa avec plus de rapidité :

— Vous avez deviné juste, c'était « non ».

Tout à travers le va-et-vient de son éventail, elle épiait la contenance de M. de Préfaïlle. Elle aurait voulu lire sur son visage une certaine inquiétude tandis qu'elle lui révélait l'entretien de M. de la Roche-Elie ; elle aurait été heureuse de voir ensuite sa physionomie s'éclairer, comme s'était illuminé le visage rogue du magistrat, lorsqu'elle lui avait dit qu'elle trouvait Raymond trop jeune. Mais elle en fut pour ses frais d'observation. Le beau Philippe ne sourcilla pas ; ses yeux gardèrent tout le temps le même clair regard ; son sou-

rire, la même nonchalante grâce. Il se borna à lui dire de sa voix caressante :

— Vous avez eu grandement raison. Charmante et jeune comme vous l'êtes, à quoi bon songer déjà à mettre votre jeunesse sous le boisseau du mariage ? Laissez cette occupation aux filles laides qui voient venir avec terreur la saison où elles coifferont sainte Catherine ; mais vous, qui n'aurez qu'à tendre la main pour cueillir un amoureux, jouissez du plaisir d'être admirée, désirée, avant de faire un choix. — Puis il ajouta en riant et en arrondissant son bras : — Je crois que la valse est finie, permettez-moi de vous reconduire à votre place.

— Merci, monsieur, je préfère rester un moment ici, au frais.

Il salua et s'éloigna. Hélène demeura accoudée à la balustrade de la véranda, en face du jardin très sombre d'où lui venait une pénétrante odeur de seringas. Derrière elle, comme la rumeur d'un ruisseau sur des graviers, elle entendait le bourdonnement du bal, avec lequel contrastait le ténébreux silence du jardin et de la rue endormie. Parfois seulement, au loin sur le mail, elle distinguait la chanson chevrotante d'un passant qui rentrait chez lui, la tête égayée par le vin de Touraine. Et, la figure couverte par son éventail, la joue rafraîchie par les feuilles vertes des grenadilles qui grimpaient aux piliers de la véranda, elle se répétait lentement les moindres propos de Philippe de Préfaïlle. — Certes, il avait été d'une bonne grâce parfaite ; il avait eu pour elle des paroles aimables, galantes, dont la musique câline lui caressait encore les oreilles. Néanmoins, ce n'était pas cela, et il lui semblait qu'un cœur vraiment épris eût trouvé d'autres accents. — Ah ! si elle avait été à sa place, comme elle aurait autrement accueilli une pareille confidence ! Mais elle l'aimait, tandis que lui ?... Alors, en allant au fond d'elle-même, Hélène y sentait quelque chose de déçu et de désenchanté qui sonnait tristement à côté de la gaieté et cette sauterie dont le bourdonnement tapageur s'accroissait derrière elle. Et tout d'un coup des larmes lui montaient aux yeux, à la pensée qu'elle aimait Philippe ardemment, passionnément, et que peut-être il ne serait jamais à elle.

IX

Le château des Aigues est bâti à mi-côte, sur la rive droite de l'Indre au milieu d'un grand parc arrosé de sources nombreuses, qui vont se jeter dans la rivière, après avoir bouillonné en cascates sur des gradins de roches aux assises moussues. — Le château est un spécimen très pur de l'architecture de la Renaissance, dans le genre d'Azay, de Chenonceaux et de l'hôtel Gouin à Tours. Ses tourelles, coiffées en éteignoir, ses toits pointus et ses cheminées sculptées découpent légèrement leurs sveltes silhouettes sur le fond vert des arbres ; sa façade de pierre blanche, percée de fenêtres en anse de panier, est ouvragée comme une dentelle et décorée de médaillons où des devises alternent avec des motifs mythologiques. Deux portes jumelles à cintre surbaissé, séparées par d'élégantes colonnettes feuillagées, donnent accès dans un vaste vestibule, tendu de vieilles tapisseries, qui communique avec les salons et la salle à manger, aménagés à la moderne.

C'était là que Mme de Biscoudray s'installait de juillet à novembre, et quelle recevait ses nombreux amis par séries. On y menait joyeuse vie, et Delphine, qui aimait le plaisir, ne ménageait pas les distractions à ses hôtes : — promenades aux environs, parties de pêche, bals, concerts, soupers, comédie de salon — chaque jour amenait une fête ou une folie nouvelle. Hélène des Réaux avait été conviée l'une des premières ; la comtesse avait prié Mme des